

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 52 (1914)  
**Heft:** 52  
  
**Artikel:** Au tribunal  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-210899>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LO BOUÉBO AO CONSEILLER

On dzo, qu'on grand conseiller d'Agilio  
 Fasâi on tor pè se n'ètrabliio,  
 Son petit bouébo, on botasson,  
 Qu'arâ quat'an stu l'âoton,  
 L'âi fâ, ein l'âi montreint 'na vâse,  
 Na halla dzaillâ à grossès tatsès :  
 — Père ! porquiert don la Bliantsetta  
 Est-e pansua que 'na bossetta,  
 Tandî que Meriâo, lo Dzouli,  
 Ont lo veintro bin pe petit ?  
 — Et bin, se te vâo m'attiutâ,  
 Mein vé tot cein bin l'espliquâ :  
 Se la Bliantsetta à n'on gros veintro,  
 L'est que pè vai la fin de sèteimbro,  
 Le va no fèrè on petit vé  
 Que va dzeli deçé delé ;  
 Sarâ por té, mon gros gâtyon !  
 Est-tou conteint ? mon boubelyon ! —  
 Lo gosse n'âobliâ pas l'affère.  
 Cauquiès teimps après, tsi lo père,  
 L'aviont dâi monsus po dinâ ;  
 Lo conseiller avâi menâ  
 Tsi li quat'â cinq collègues  
 Dè Mordze, d'Oûron, dè Ballaigues,  
 C'êtâi, vo sèdès, coumeint dion  
 Aô Grand Conset : 'na coumechon.  
 Lo bouébo, ein medzein lo fricot  
 Ne pipâvé quasû pas on mot,  
 Mâ du grantein dza l'avezâve  
 Ion dè cliiâo coo que l'intriguâvè,  
 Y'avâi permi ti cliiâo monsus  
 On député dâi pllie pansus.  
 L'êtâi bin tant épais, tant grâ  
 Que cein lo gravâvé po soelliâ.  
 Afin, po vo cein derè âo juste,  
 L'êtâi asse gros qu'è 'na fuste.  
 Adon, tandî que sè baftrâvant  
 Et que ti cliiâo gaillâ rupâvant,  
 Lo bouébo, ein montreint dâo dâi  
 Cè conseiller dè pè Rovrâi,  
 Fâ : Père ! cé gros monsu bas lê,  
 Va-te assebin fèrè lo vé !

**Au Tribunal.** — Le président au prévenu :

— Mais, dites-moi, votre figure ne m'est pas inconnue. J'ai déjà dû vous voir ici l'an dernier.  
 — Excusez, Mossieu le président, mais vous devez confondre avet ma sœur.

## L'ÉDUCATION DES MARIS

DANS la crèmerie élégante, sur les murs de laquelle des Amours grassouillets s'apprétaient à transpercer de leurs flèches pacifiques le cœur de vierges souriantes, les conversations allaient grand train. Ces dames en étaient aux confidences, chapitre des maris. Soudain, Mme Darbois, que le succès remporté par son chapeau mauve, arrivé le matin même de Paris, avait un peu grisée, s'écria :

— Ta ta ta ta... Moi, si je n'avais pas de mari, je serais très malheureuse !

La franchise de l'aveu provoqua un léger émoi. Ces dames échangèrent des regards amusés. Et, dominant le cliquetis des cuillères fébrilement agitées dans les tasses de porcelaine, des accès de toux pleins de sous-entendus malicieux, se firent entendre. Le bruit ne courait-il pas précisément que M. Darbois... A cette idée, Mme Lambert se mordit les lèvres, prise d'une furieuse envie de pouffer. Et, tout à coup, une hilarité générale éclata : des rires cristallins, perlés, cascadeurs et méchants, qui n'en finissaient pas. Un vieux clergyman à favoris, attablé dans le voisinage, se retourna, sa tasse en mains, l'air prodigieusement ahuri. Désespérée, Mme Darbois, pour se donner une contenance, s'empara d'un « éclair » au chocolat resté en souffrance sur une assiette et dont la crème coulait, affaissée et jaunâtre, d'une large blessure au flanc.

La situation se tendait. Fort heureusement,

Mme Martigue, la jolie Mme Martigue, une brunette au minois spirituellement chiffonné, aux grands yeux noirs, lumineux et mutins, intervint fort à propos pour conjurer la catastrophe imminente :

— Ah ! mais, vous savez, c'est que, moi aussi, je l'aime, mon mari.

C'était toujours une fête que d'entendre Mme Martigue exposer ses idées. Elle était si drôle, si gamine, si pleine d'imprévu. Les chaises, d'un seul mouvement, se serrèrent autour de la petite table.

— Les hommes, expliqua Mme Martigue, sont de grands enfants qu'il s'agit d'éduquer. Avec du tact, de la méthode et de la persévérance, on obtient toujours d'excellents résultats...

— Oh ! toujours !... se récria Mme Lambert avec un gros soupir. C'est aller un peu loin !

— Je dis *toujours* ! reprit la jeune femme avec assurance. Ainsi, tenez : Mon brave géomètre d'époux, la tête toujours bourrée de plans et de chiffres, constamment plongé dans ses remaniements parcellaires, était d'un positivisme déconcertant. Si je faisais de la musique, il bâillait au bout de la quatrième mesure. Si je parlais, il ne m'écoutait que d'une oreille distraite. Impossible de le faire aller dans le monde ou de le convaincre de la nécessité de lancer de temps à autre une invitation. Bref, un vrai sauvage. Mais je suis persévérante. Et je pris résolument le parti d'appivoiser mon pauvre Georges.

— Et qui vous a réussi ? demanda Mme Darbois.

— Sans doute ! Constatant que mon mari ne s'intéressait guère qu'aux choses de sa profession, je résolus de le poursuivre jusque dans ses retranchements. Je le priai de m'expliquer les mystères des levers de plan. Mon désir parut le toucher beaucoup et c'est très volontiers qu'il accéda à ma demande. Très compliquée, la géométrie ! Mais combien charmante l'initiation ! D'esprit net et précis, il apportait dans ses leçons une clarté merveilleuse. Et cet homme si froid, si peu sentimental, avait parfois des envolées superbes en me parlant des travaux immortels de Descartes ou de Roberval.

Je prenais un véritable plaisir à ces entretiens. Lui, de son côté, devenait plus communicatif, plus empressé, plus aimable.

Un soir même, il m'emmena au théâtre. Soirée délicieuse, suivie d'un petit souper d'amoureux, au champagne, s'il vous plaît. Je ne reconnaissais plus mon géomètre.

Le sauvage se civilisait. Je parvins sans trop de peine à lui faire accepter quelques invitations et à le persuader de porter ses gants ailleurs que dans ses poches. Aujourd'hui, c'est un vrai petit ange, j'en fais tout ce que je veux. Comme je vous le disais tout à l'heure, les maris sont de grands enfants. Il faut les éduquer. Le mien est très bien élevé !

M.-E. T.

## LA MISSION DE LA FEMME

Ce titre est celui d'un discours d'Adolphe Monod, dans lequel nous relevons le passage suivant, dont la guerre actuelle et toutes ses conséquences, qui ont une fois de plus mis en lumière les qualités admirables et spéciales de la femme, attestent l'exactitude.

Adolphe Monod, parlant du cœur de la femme, « soi préparé tout exprès pour cette vocation de charité que l'Écriture a marquée à la femme auprès de l'homme », dit :

« L'amour n'inspire pas seulement à la femme le désir de fournir cette carrière de dévouement : il lui en donne encore le courage. Le courage, c'est bien le mot : oui, au risque de paraître avancer un paradoxe, j'irai jusqu'à dire qu'il y a un genre de courage, et celui qui est le plus nécessaire pour faire le bien, que votre sexe pousse plus loin que le nôtre. Je ne parle

pas du courage actif ; ici, l'homme l'emporte sur vous, et doit l'emporter ; vous lui cédez sans nul regret le prix d'une intrépidité qui serait mal à votre sexe ; et un homme d'esprit a pu dire, sans blesser la vérité, que « les femmes affectent la peur, comme les hommes le courage ». Je parle du courage passif, qui est plus constamment requis que l'autre dans la pratique humble et journalière des bonnes œuvres : ce courage-là, c'est la femme qui en offre les plus beaux exemples. L'homme sait plus accomplir, la femme plus endurer ; l'homme est plus entreprenant, la femme plus patiente ; l'homme est plus hardi, la femme plus forte. Voulez-vous vous en convaincre ? Voyez-la dans cette douleur des douleurs réservée à son sexe, au prix de laquelle est la vie humaine ; voyez-la, et la comparez avec l'homme dans la solitude, dans la maladie, dans la pauvreté, dans le veuvage, dans l'oppression, dans le martyre secret. Je dis à dessein le martyre secret ; car, dans le martyre public, l'homme se maintiendra au rang d'honneur par la grandeur du théâtre ; mais lorsqu'il s'agit de ce martyre prudemment ou cruellement caché dans les antres souterrains de l'inquisition, soyez sûrs que l'avantage est du côté de la femme. Dieu savait tout cela, quand il a ainsi partagé la vie qu'il y a communément pour la femme plus de peines que pour l'homme et moins de plaisirs, à moins qu'on ne mette en première ligne parmi les plaisirs celui de faire le bien. Ce plaisir, la femme le savoure jusque dans la souffrance, et s'attache par la souffrance à celui pour qui elle a souffert... Car, qui ne sait que la sensibilité plus vive de la femme, son cœur plus ouvert, sa conscience plus tendre, son esprit moins raisonneur, son tempérament plus fin et plus délicat, lui rendent la piété plus accessible qu'à l'homme. »

## VALAISANNERIES DU « CONTEUR »

## I. L'intention vaut l'action.

(Cfr. le proverbe courant au val de Bagnes : « Coup me nathlia, a metya balya. »)

C'ÉTAIT durant la période des confessions pascales. Au tribunal du curé Marmouan, se présentait, un beau matin, certain pénitent, qui, après s'être confessé de maintes petites pécadilles, s'accusa de s'être rendu coupable d'une tentative de vol.

Il s'était introduit dans l'étable d'un fermier afin de s'emparer d'un mouton. Mais des importuns allant survenir, il n'avait pu mettre à exécution son malbonnête dessein.

— Je ne suis donc qu'à demi-coupable, concluait en hésitant le voleur manqué.

— C'est égal, répliqua le confesseur, sévère. La volonté de mal faire y était, la faute n'en est pas moins grave, l'absolution par conséquent... tout aussi coûteuse.

Et le curé fixa à une pièce de cent sous le rachat de la faute de son client. *Naturellement*, cet argent serait employé en bonnes œuvres.

Bon gré, malgré, l'homme acquiesça à cette exigence.

— J'ai hâte de *reblanchir* ma conscience, dit-il. Je vais m'acquitter de ma dette sur le champ ; et joignant le geste à la parole, il sortit une pièce de cinq francs de sa poche et la tendit au confesseur à travers le grillage qui les séparait.

Mais les intervalles entre les fils de fer qui composaient ce dernier étaient trop étroits pour qu'y put passer le diamètre de la pièce et le curé tendait vainement les mains ; il ne parvenait pas à la faire passer de son côté.

Voyant que ses efforts étaient inutiles, il dit au pénitent, qui riait sous cape :

— Vous me la donnerez à la sortie du confessionnal.